Document généré le 2 juin 2025 14:22

24 images

Les pièges du mensonge
The Man Who Wasn't There. Joel Coen

Gilles Marsolais

Numéro 107-108, automne 2001

URI : https://id.erudit.org/iderudit/23874ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)
1923-5097 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Marsolais, G. (2001). Compte rendu de [Les pièges du mensonge / *The Man Who Wasn't There.* Joel Coen]. *24 images*, (107-108), 62–62.

Tous droits réservés © 24 images, 2001

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

LES PIÈGES DU MENSONGE

PAR GILLES MARSOLAIS

THE MAN WHO WASN'T THERE ■ Joel Coen

En créant le personnage d'Ed Crane, coiffeur pour hommes dans une petite ville de la Caroline du Nord à la fin des années quarante, les frères Coen n'ont pas fait un choix innocent, dans la mesure où cet être introverti et qui semble étranger à lui-même constitue à lui seul un condensé de plusieurs figures emblématiques du cinéma américain.

Évoquant tantôt Chaplin, ne serait-ce que par son physique, tantôt Humphrey Bogart avec son éternelle cigarette, mais de façon plus prégnante Montgomery Clift par son aura, Billy Bob Thornton incarne à merveille cet être présent-absent, observateur passif mais lucide du monde qui l'entoure et l'enserre comme un piège dont il voudrait se libérer, au point où il ne semble pas tant être l'instigateur que l'instrument du scénario diabolique qu'il élabore sur un coup de tête et qui finira par se retourner contre lui.

Ed Crane (Billy Bob Thornton), un condensé de plusieurs figures emblématiques du cinéma américain.

Assassin malgré lui, ce coiffeur sans relief devient le guide d'une relecture amusée du film policier, l'un des genres qui identifient le mieux le cinéma américain. L'infidélité de son épouse fournit à ce personnage amorphe une occasion inespérée qu'il saura saisir au-delà de toute attente pour changer son destin. Mais, dans la vie comme au cinéma, tout n'est pas si simple: plus le récit verse dans la comédie, plus le destin d'Ed Crane s'assombrit, progressivement menacé par une accumulation absurde de catastrophes, au point qu'il se scellera sur le ton de la tragédie.

Filmé en noir et blanc, avec une texture très fine qui rend magnifiquement bien la froideur de la vie sans passion et sans éclat de ce *loser*, mais sans verser dans le film d'époque malgré ses référents expressionnistes, ***The Man Who Wasn't There*** s'inspire sans détour de l'univers du romancier James M. Cain (*Assurance sur la mort*, *Le roman de Mildred Pierce*) — lequel, pour faire court, se situe à mi-chemin entre le polar et le film noir —, notamment par son mode de narration dépouillé et sans artifices qui pourra décontenancer certains spectateurs. À cet égard, le recours à une voix off, omniprésente, répond à la nécessité de compenser le mutisme d'Ed Crane et à la logique du récit subtilement déporté de l'intrigue policière à une réflexion sur les vertus et les pièges du langage (dont celui, redoutable, du mensonge).

Comme presque toujours au cinéma, les extérieurs (qui se résument à quelques points de repère essentiels) ont été filmés en divers endroits, notamment à Orange (Orange County), afin de représenter ultimement le lieu du drame qui se joue dans la petite ville mythique de Santa Rosa et qui, à travers sa représentation même, n'est rien moins qu'un gros clin d'œil des frères Coen à ***Shadow of a Doubt*** d'Alfred Hitchcock.

Aussi, d'une façon astucieuse, en offrant le rôle de Doris (l'épouse infidèle du coiffeur) à Frances McDormand, les frères Coen pratiquent l'autoréférence désinvolte en ramenant ***Fargo*** comme en sous-texte, insinuant en quelque sorte que ce film noir, avec son personnage d'une policière enceinte jusqu'aux oreilles, résiste aux assauts du temps et qu'il fait partie lui aussi de la mythologie du cinéma américain. Grâce à la distance amusée que les frères Coen établissent avec ce système de jeu référentiel, ***The Man Who Wasn't There*** évite de s'y enliser.

Au total, ce dérapage contrôlé du film de genre des années quarante, qui impose l'idée de la surdétermination de l'absurdité du monde (dont le fonctionnement du système judiciaire illustré ici de façon cynique par l'avocat de la défense) et de la bêtise humaine (surpassant la cruauté des personnages qui s'empêtrent tout bêtement dans leurs mensonges), est à prendre avec humour et il constitue un bel hommage à James Cain, comme ***Fargo*** le faisait pour Dashiell Hammett. ■

THE MAN WHO WASN'T THERE
États-Unis 2001. Ré.: Joel Coen. Scé.: Joel Coen, Ethan Coen. Ph.: Roger Deakins. Mont.: Roderick Jaynes, Tricia Cooke. Mus.: Carter Burwell. Int.: Billy Bob Thornton, Frances McDormand, Michael Badalucco, James Gandolfini. 115 minutes. Noir et blanc.